

tail lui-même qu'un séducteur fort novice. Aussi, ses premiers efforts avaient-ils tourné contre lui. Il avait essayé de se créer des intelligences dans l'hôtel, et s'était livré aux agents du comte qui avaient reçu des consignes à ce sujet. On feignait de le servir, afin de le trahir plus sûrement. A ce jeu ses affaires n'avançaient guère ; il s'épuisait en démarches infructueuses et perdait du terrain au lieu d'en gagner.

Enfin ils eurent un jour heureux. L'équipage de la comtesse venait de déboucher dans cette partie du bois de Boulogne qui se transforme sous la main des ouvriers et prend de plus en plus l'aspect d'une décoration. Le comte était à cheval, à cinquante pas en avant ; la comtesse et Pulchérie avaient quitté leur voiture et côtoyaient le lac dans toute sa longueur. Le temps était beau, il y avait foule sur les chaussées et dans les avenues. Ce fut là et dans ces circonstances qu'eut lieu un rapprochement imprévu. Au moment où la comtesse et sa belle-sœur se trouvaient dans l'axe d'une allée latérale, Gaston y arrivait à toute bride et tournait du côté du lac. Qu'on juge de son émotion lorsqu'il aperçut Clémence, un peu en arrière de Pulchérie dont l'attention était portée ailleurs ! Ils se virent, ils se reconnurent et se saluèrent par un de ces regards plus éloquents que la parole, plus expressifs qu'un aveu formel. Cette minute valait des siècles, mais il y avait eu péril à y insister. Sur un signe de la jeune femme, Gaston piqua du côté opposé, et rentra chez lui, le cœur plein d'enchantements. Il se savait aimé ; qu'aurait-il pu désirer de plus ?

De loin en loin, le même bonheur leur fut ménagé ; mais, en se multipliant, ces rencontres devenaient dangereuses. Le comte s'en aperçut le premier et mit sa sœur sur ses gardes. On veilla de plus près, et le doute ne fut bientôt plus permis. Si serré que fût le réseau dans lequel on tenait Clémence, il ne suffisait pas pour l'assujétir complètement. La passion est si ingénieuse, qu'elle était parvenue à en briser quelques mailles.

Quand Sigismond se fut bien convaincu du fait, il n'hésita pas, il en revint au séquestre absolu, comme au seul moyen dont l'efficacité lui fût démontrée. Que la santé de la comtesse en souffrit, qu'elle y dût perdre les bénéfices d'un régime salubre, peu lui importait. Il en était arrivé à ce point où la pitié même s'efface devant des instincts violents. Il ne pouvait, sans une sorte de rage, songer à tant de précautions

vaines, à tant d'efforts superflus. Depuis que cette lutte domestique s'était engagée, il y avait employé tout ce qu'il y avait en lui de puissance et d'activité ; il en avait fait son unique étude et sa constante préoccupation. Et pourtant il n'en était pas plus avancé qu'au premier jour, et au moindre souffle cet édifice péniblement élevé s'écroulait en témoignage de son impuissance et avec une menace nouvelle pour son honneur. De là une sourde exaspération qui ne faisait que s'accroître, une jalousie concentrée et farouche qui peu à peu fermait son cœur aux sentiments délicats et élevés. Il n'avait plus rien du gentilhomme ; ce n'était plus qu'un géôlier, prêt à se changer en bourreau.

Désormais ces sorties, où Clémence avait retrouvé le souffle qui lui échappait, furent rigoureusement supprimées ou du moins entourées de conditions telles, qu'elles ressemblaient à une injure et à une dérision. L'hôtel Montréal étendit de nouveau sur elle son linceul de plomb ; la tombe n'est pas plus froide, ni le cercueil plus pesant.

XXV.

Ce fut pour la comtesse une nouvelle épreuve et elle s'y soumit, le sourire sur les lèvres. Le destin la frappait d'un dernier coup ; elle s'inclina. En s'interrogeant, elle avait mieux jugé l'état de son âme. Ce qui n'avait d'abord été le caractère d'une préférence, d'un goût, d'un penchant, était devenu, par l'effet des circonstances, une passion véritable, un sentiment impérieux et profond. Que ce fût le tort du comte ou son propre tort, elle en était arrivée à cette fatale limite où l'honneur d'une femme n'est plus qu'à la merci d'une occasion. Elle s'avouait vaincue ; elle cédait ; elle n'avait plus ni la force, ni la volonté de se défendre. Voilà ce qu'elle découvrait et ce qui lui causait un certain effroi. Désormais quelle serait sa destinée ? Il n'y avait de choix pour elle qu'entre l'oubli ou la faute. Douleuruse alternative ! et pourtant elle n'hésitait pas : elle aimait mieux être oubliée que de faillir. De là cette résignation ; elle en pouvait mourir, mais elle mourrait en se gardant.

Gaston n'avait pas les mêmes motifs d'accepter cet arrêt ; tout l'invitait au contraire à persévérer. Il avait vu les combats de Clémence et ne se méprenait pas aux signes évidents de sa défaite. Et c'était alors que tout lui échappait.

paît. La coupe était devant ses lèvres ; il y touchait quand on l'avait retirée. Cette idée le mettait hors de lui, et ses désirs ne faisaient que s'en accroître. Non ! il ne rendrait pas les armes ; non ! il ne renoncerait pas à un bonheur placé sous sa main. Que lui importaient les obstacles ? Un amour comme le sien y regardait-il seulement ? Plus ils étaient grands, plus il devait leur opposer d'efforts et mettre d'opiniâtreté dans sa poursuite.

Ce fut sous cet aiguillon qu'il agit. Comme il ne trouvait plus Clémence sur son chemin, il fit de l'hôtel Montréal l'objet d'un siège dans toutes les formes. Et, pour échapper aux remarques, plus d'une fois il eut recours à des déguisements. Il espérait que la fortune lui enverrait à point nommé quelque dédommagement et lui livrerait l'accès de la place. Jamais investissement ne se fit d'une manière plus savante ni à l'aide de plus ingénieuses combinaisons. Tous les abords de l'hôtel furent reconnus, toutes les physionomies étudiées au passage. Point de mouvement qui lui échappât, point de détail dont il ne tirât parti. Il s'initia aux habitudes de la maison et sut comment les choses y étaient réglées. Ses assiduités, d'ailleurs, n'excluaient pas une certaine prudence, et il mettait un soin infini à déjouer les curieux. Qui aurait pu soupçonner qu'un marquis de Saint-Pons se cachait sous la blouse et la caiquette d'un ouvrier ?

Peu de jours après que ce système d'opérations offensives eut été adopté, il se passa dans l'intérieur de l'hôtel une scène singulière, et qui causa à Clémence une surprise mêlée d'étonnement. Parmi les femmes attachées à son service et à celui de sa belle-sœur, il en était une qui paraissait animée d'un zèle plus grand pour sa personne, et qui l'entourait de soins particuliers. Dans l'existence qu'on lui avait arrangée et où sa volonté n'avait qu'une faible part, il était rare que la comtesse se trouvât seule, même pour quelques instants. Mlle Pulchérie était pour elle ce que l'ombre est au corps, ce que le diacre est au prêtre, un témoin toujours présent, toujours attentif. Dans le salon comme dans le cabinet de travail, aux repas comme au jardin, oisive ou occupée, Clémence ne marchait n'agissait que sous les yeux de cet argus, deux yeux qui en valaient cent. S'éloignait-elle de quelques pas, une voix frappait son oreille comme le sifflement d'une flèche :

— Où allez-vous donc, ma sœur !
— Ou bien :

— Ma sœur, je vous suis !

Bon gré mal gré, il fallait réprimer cet élan, qui dérogeait à la règle établie, rentrer dans le giron et ne plus s'en éloigner.

Cette femme de service ne portait donc à sa maîtresse qu'un intérêt silencieux, et cependant Clémence en avait été frappée. Elle avait cru remarquer également que si ces démonstrations n'allaient pas plus loin, c'était à cause de la présence de ce tiers importun et inévitable. Enfin, un jour que, par exception, la comtesse se trouvait seule dans son boudoir, cette femme y entra brusquement :

— Madame, lui dit-elle, madame !

— Qu'avez-vous donc ? lui dit Clémence, que signifient ces airs mystérieux ?

— C'est que j'ai quelque chose à remettre à madame ! quelque chose d'important !

Elle porta en même temps la main sous son tablier.

— A moi ? Pour moi ? dit la comtesse.

— Oui, pour madame.

— Qu'est-ce donc ? Expliquez-vous mieux.

La femme de service montra le message dont elle était chargée.

— Une lettre ! s'écria la comtesse, la rougeur sur le front. Une lettre ! voilà qui est bien audacieux de votre part !

Un tel accueil n'était pas de nature à encourager l'officieuse ; cependant elle insista :

— Si madame avait de qui cela vient.

Clémence ne le devinait que trop, et un tremblement involontaire trahissait l'émotion dont elle était saisie. Qui pouvait lui écrire, si ce n'est Gaston ? Il se passa en elle un combat rapide ; elle n'osait ni accepter ni refuser. Accepter, c'était un engagement nouveau, un pas de plus vers sa perte, et dans quelles circonstances, grand Dieu ! avec un subordonné pour complice et pour témoin. Que de motifs pour hésiter et rester sur ses gardes ! D'un autre côté, refuser était une cruauté bien grande et qui ne répondait pas à l'état de son cœur. Quel gré lui saurait-on de ce sacrifice ? Elle allait désespérer le seul être qui l'aimât, et au profit de gens qui l'opprimaient et la tuaient. Et pourtant la balance penchait du côté du devoir : d'un geste expressif elle repoussa le message fatal et désiré ; elle eût persisté sans doute si la soubrette n'eût fait un mouvement.

— Mademoiselle ! s'écria-t-elle.

En effet, on entendait dans la pièce voisine des pas qui se rapprochaient. C'en fut assez pour

changer les dispositions de la comtesse. Elle eut comme une vision douloureuse ; tous les maux passés, tous les tourments présents lui revinrent à l'esprit. Elle ne vit plus que ce tyran acharné sur ses pas et qui avait changé son existence en une lente agonie. Elle oublia tout le reste. Par un mouvement plus prompt que la pensée, elle s'empara de la lettee :

— Donnez, dit-elle, et de la discrétion ?

Et elle la cacha dans son sein.

Mlle Pulchérie entra dans le même moment ; elle jeta sur cette scène un regard soupçonneux ; peut-être avait-elle surpris le dernier mouvement de Clémence.

— Encore ici, ma sœur ! lui dit-elle ; moi qui vous cherchais au salon.

— Je suis à vous, répondit Clémence qui cherchait à assurer son maintien en s'occupant de quelques défauts de toilette. J'achève en un instant.

Sans insister, Mlle Pulchérie se tourna vers la soubrette et passa sur elle son iritation :

— Que faites-vous ici ? lui dit-elle d'un ton dur. Ce n'est point votre place.

— Mademoiselle, lui répondit celle-ci avec soumission.

— Point d'observation ; sertez.

La comtesse croyait qu'une explication allait survenir ; les airs solennels de sa belle-sœur en étaient comme l'augure et le prélude. Il n'en fut rien pourtant ; les choses en restèrent là. Seulement Mlle Pulchérie s'attacha à ses pas plus que jamais et s'arrangea de façon à ne pas la laisser seule de toute la journée. Clémence était au supplice ; cette lettre lui brûlait le sein ; des émotions opposées l'assiégeaient presque à la fois. Tantôt elle était aux regrets de s'être montrée si prompte et ne pouvait envisager sans terreur les suites de cet acte imprudent ; tantôt elle se sentait inondée d'une joie intérieure, et s'imaginait que ce mystérieux papier répondait aux battements de sa poitrine. Des rougeurs soudaines lui montaient au front, et elle s'abandonnait à d'involontaires extases. L'aiguille alors s'échappait de ses doigts, et Mlle Pulchérie, sans interrompre son tricot, dardait sur elle, par dessus ses lunettes, un regard plein de défiance et de haine.

— Vous souffrez, ma sœur ? lui disait-elle.

Clémence tressaillait et rentrait dans le monde des réalités.

— Mais non, mais non, répondait-elle en se

remettant à l'ouvrage avec une ardeur machinale et s'y absorbant de nouveau.

Enfin, elle eut un moment libre et put ouvrir cette lettre dont la possession lui coûtait si cher. C'était un dédommagement que le ciel lui devait bien. Ses doigts tremblaient, sa vue se troublait. Voici ce qu'elle y lut :

« Clémence,

» Pardonnez mon audace, mais je me sens mourir à ne plus vous voir. Il me fallait si peu pour être heureux ! un regard de loin en loin, un geste, un signe ; j'emportais assez de bonheur pour attendre et espérer. Maintenant tout me manque et ma vie est au dépourvu.

» Vous souffrez aussi, Clémence ; je le sais sans que vous m'en ayez fait l'aveu. Confondons au moins nos douleurs, puisque nous ne pouvons y échapper. Il y a dans tout ce qui s'est passé, une fatalité irrésistible, plus forte que nos volontés, et, je le sens, plus forte que mon courage. Renoncer à vous serait ma condamnation, je ne me soumettrais que si vous la prononcez.

» Est-ce une trop grande grâce que je demande ? Un mot, quelques lignes de vous. Sachons que, quoique séparés, nous vivons l'un pour l'autre et l'un par l'autre. L'espoir est un baume si souverain ! Seul il peut calmer des blessures aussi profondes que les miennes. A défaut d'un sentiment plus vif, ayez au moins de la pitié.

» La voie que j'emploie pour vous faire parvenir ce billet est sûre, et vous en aurez la preuve en le recevant. Répondez-moi par le même moyen et montrez-vous compatissante.

» GASTON. »

Ce message, triste et suppliant, attendrit Clémence jusqu'aux larmes. Et pourtant elle hésitait ; son cœur était plein de sombres pressentiments.

XXVI.

Pendant plusieurs jours la comtesse demeura livrée à ce combat intérieur. Elle sentait qu'un mot d'elle était un gage décisif et qu'il emportait une irrémédiable déchéance. A cette pensée, les principes sucés avec le lait se réveillaient en elle et parlaient de manière à garder l'empire, en dépit des élans du cœur. Les torts d'autrui ne pouvaient justifier le tort qu'elle allait se faire ; ses griefs, si justes qu'ils fussent,

n'étaient rien auprès de cette chute où elle se sentait entraînée. Des représailles semblables, le monde, ne les admet pas, et il a raison. Il ne distingue pas les motifs, il juge les actes. Pour Clémence, il s'agissait toujours de sortir de la classe des femmes qui marchent le front levé et trouvent dans le témoignage de leur conscience la seule vengeance digne d'elles ; il s'agissait de prendre rang dans cette société mêlée qui se contente des apparences de la pudeur et de la vertu. Son âme se révoltait à y songer, et elle puissait dans ces révoltes la force nécessaire pour résister. Les jours s'écoulaient ainsi entre l'ange du mal et l'ange du bien ; ce dernier avait le dernier mot.

Il est à croire que cette correspondance se fût arrêtée là, si Gaston n'eût insisté. Le silence de Clémence le tenait dans une anxiété mortelle ; il écrivit de nouveau et dans un langage fait pour ébranler l'âme la plus forte, la plus sûre d'elle-même. Il raconta ce qu'il souffrait, avec l'accent de la passion, invoqua les souvenirs d'autrefois, parla de son bonheur brisé et des idées sombres auxquelles il était en proie, plaida sa cause avec la sincérité et l'éloquence de la jeunesse, un peu aussi avec cet égoïsme de l'amour qui ne songe jamais aux sacrifices qu'il impose, ni aux douleurs qu'il prépare pourvu qu'il arrive à son but et assure sa conquête n'importe par quels moyens ; il fut pressant, inspiré, d'une douleur vraie jusqu'à l'emportement, d'une tendresse exquise qui touchait le cœur par les côtés les plus délicats, il fit de Clémence l'arbitre de son sort, de sa conduite, de ses actions ; lui dit qu'il était prêt à s'exiler si elle l'ordonnait, et que ses desirs seraient des lois ; enfin tout ce que peut trouver, à vingt ans, une imagination ardente et une âme ivre d'un premier et impérieux sentiment.

Après cette lecture, la jeune femme se sentit désarmée ; elle céda, elle livra ses dernières défenses. On lui demandait un sacrifice plus grand que celui de sa vie, elle s'y résigna. Entre deux victimes, ce fut elle qu'elle choisit. Dès qu'elle eut un moment de liberté, elle prit la plume et écrivit quelques lignes d'une main tremblante : c'était son propre arrêt qu'elle allait signer. Voici ce qu'elle disait :

« Que me demandez-vous, Gaston ? Vous voulez donc à toute force me perdre. Si vous saviez combien je suis surveillée, et à quel point vous m'exposez ! Vous me demandez de la pitié

et n'en avez guères pour moi. Je cède pourtant ; je vous écris ; Dieu veuille que ce ne soit pas une faute irréparable !

» Un mot seulement, Gaston ; aussi bien m'est-il impossible d'en écrire davantage au milieu de tous ces yeux ouverts sur moi. Oubliez, oubliez, je vous en supplie ! n'abusez pas d'une faiblesse qui est à la fois ma honte et mon effroi. Pourquoi insister ? Pourquoi me pousser vers un abîme ? Nous n'en pouvons, ni vous ni moi, mesurer la profondeur. Oubliez, de grâce, c'est mon dernier cri, le cri de mon honneur qui s'indigne et me désavoue. Oubliez, le temps fera le reste ; il m'apportera le repos qui me fuit et dont j'ai grand besoin.

» CLÉMENCE. »

Ainsi commencée, cette correspondance n'était pas de nature à prendre sitôt une fin. Les prières de la jeune femme n'étaient qu'une des formes dont s'enveloppent les capitulations du cœur. Derrière ces prières, il y avait un aveu formel échappé à sa sincérité. Ce fut tout ce qu'y vit Gaston, et il ne s'en montra que plus pressant. Ces campagnes de l'amour se ressemblent toutes. Rien qui n'y soit réglé, prévu et qui ne s'enchaîne avec une précision rigoureuse. Il n'y a qu'une heure pour la retraite ; quand cette heure est passée, la force des choses l'emporte et prévaut jusqu'au bout.

Au début, les lettres de Gaston n'exprimaient qu'une passion contenue et qui se trouve satisfaite de ce qu'on lui accorde. Écrire à Clémence, échanger avec elle ses pensées, lui semblait un lot suffisant. Il lui racontait combien, au milieu des bruits du monde, son cœur restait indifférent, et quels élans il éprouvait au contraire à se reporter vers elle et à lui offrir en sacrifice les séductions qu'il dédaignait. Il lui disait sa vie que son souvenir remplissait, ses promenades autour de l'hôtel, toujours vaines et toujours recommencées, ce qu'il avait fait à son intention et ce qu'il comptait faire, ses projets romanesques lorsque la belle saison les ramènerait tous deux dans le pays de Caux, ses travaux, ses études, qu'animait le désir de se rendre digne d'elle ; puis il en venait à parler de son amour, de ses rêves, de ses espérances dans cet idiôme que les initiés seuls comprennent et qui a plus de charme que de variété. A quoi Clémence répondait en le grondant doucement, en s'affrayant de ses témérités, et l'engageant à ne pas tenter le destin comme il le fai-

sait par des lettres trop fréquentes et des démarches qui pouvaient la perdre irréparablement.

Il est de l'essence des sentiments, et des plus vifs surtout, de ne pas s'arrêter dans leur marche; ils vont toujours et promptement à l'excess. Gaston ne dérogea pas à cette loi constante. Bientôt il y eut, dans le ton de ses lettres, un changement dont Clémence s' alarma. Ce qui lui avait suffi d'abord ne le contentait plus; il s'en prévalait pour exiger davantage. Puis c'étaient des élans mal contenus, et des impatiences dont il ne pouvait se défendre. Il se plaignait de ne pas obtenir tout ce qu'il désirait; il accusait Clémence de lui mesurer d'une manière trop avare les témoignages de tendresse. Celle-ci essayait alors de le calmer, de le ramener par de douces paroles; elle se laissait entraîner de plus en plus sur cette pente, et, faute de pouvoir le guérir, partageait ce vertige contagieux.

Le péril croissait à vue d'œil; après quelques lettres échangées, il était au comble. Gaston ne se résignait plus aux adorations solitaires; ses prétentions s'élevaient en raison des concessions faites: plus on lui cédait de ce frein, plus, il désirait en gagner. C'est l'éternelle histoire des conquérants; rien n'est fait pour eux tant qu'il reste quelque chose à faire. Le jeune homme se sentait de plus en plus maître de la volonté et des destinées de Clémence; il en disposait déjà comme d'un bien qui lui appartenait. Chaque jour, il s'efforçait de l'entraîner vers des imprudences auxquelles celle-ci n'opposait plus qu'une force d'inertie. Cet fut alors qu'il s'enhardit, et lui écrivit la lettre suivante:

« Clémence,

Vous avez beau dire, les choses ne peuvent pas rester ce qu'elles sont; ce serait nous condamner l'un et l'autre d'une manière irrévocable et de nos propres mains. Vous ne pouvez pas toujours végéter dans les oubliettes de l'hôtel Montréal; je ne puis pas toujours vivre loin de vos regards. Il est temps que vous sortiez de votre servitude, et que j'obtienne le dédommagement de mes longues privations; il vous faut, à vous, de l'air, à moi votre vue.

Songez-y, Clémence, est-ce une vie possible que la nôtre, comme elle est arrangée aujourd'hui? Autour de vous, rien qui ne vous soit odieux ou pesant; autour de moi, rien qui me sourie et réponde à mes sentiments secrets.

Vous êtes opprimée, moi dénué; pouvons-nous longtemps tenir ainsi?

J'ai souvent réfléchi aux douleurs et aux amertumes de votre position, et je me suis demandé comment vous n'aviez pas fait plus d'efforts pour vous y soustraire. Vous parlez d'honneur, de devoir; ce sont des scrupules que je respecte; mais ne les poussez-vous pas à l'excès? Vous êtes esclave là où vous devriez commander en reine, et la branche cadette des Montréal se venge sur vous de la longue supériorité et des grandeurs de la branche aînée. Vous payez pour dix générations, Clémence; ceux dont vous essuyez les morsures, c'est votre père qui les a réhauffés dans son sein.

Cette situation ne peut durer; mieux vaut un éclat que de se laisser étouffer entre quatre murs. Je ne vous parle pas de moi, à qui vous êtes nécessaire comme l'air que je respire, de moi qui aurai tout perdu si je vous perds. Je ne veux penser qu'à vous, Clémence, et ne veux parler que de vous. Eh bien! pour votre sûreté, il faut que vous quittiez cet hôtel maudit où se consume votre jeunesse. Il faut que vous renvoyiez le soleil, que vous retrouviez l'espace, la liberté, et des physionomies moins moroses que celles dont vous êtes environnée.

Oh! si vous me croyiez, il en serait vite ainsi. Quelque surveillée que vous puissiez être, je saurais bien vous arracher aux écroux de vos guichetiers. Ne vous inquiétez pas des moyens; j'en trouverai des sûrs. J'irai vous prendre dans mes bras et nous fuions si loin qu'aucune puissance humaine ne pourra nous atteindre. Vivre avec vous, près de vous, seul avec vous, tenez, Clémence, c'est-là une de ces pensées qui me rendent fou de bonheur, quand j'y songe, et qui me donneraient des forces surnaturelles pour y arriver. Détachés du monde, inconnus à lui, oubliés, oubliés, qui pourrait nous troubler dans nos extases? Nous demanderions à la nature ce que la civilisation nous refuse, le droit de nous aimer, de nous dévouer l'un à l'autre, de rester unis par le plus puissant des liens, celui d'un choix volontaire et d'un libre consentement. Nous aurions le ciel pour témoin, et notre vie entière pour nous absoudre.

Mais je m'égare; ce serait trop de joie pour un homme; il n'y a de ces ivresses que dans le ciel. Dites, Clémence, auriez-vous la force d'être heureuse et de me rendre heureux ainsi? Un mot, et j'agis, et je réussis, et nous nous envolons vers les solitudes comme deux ramiers

amoureux. Mais si votre cœur faiblit devant cette destinée, il n'en faut pas moins que vous sortiez de cette maison où l'on vous tue à petit feu; il le faut pour vous si ce n'est pour moi. Choisissez alors ce qu'il vous convient de faire. Ni ma mère, ni ma sœur ne savent rien de tout ceci; mais je suis assuré que si je vous remettais entre leurs mains, elles vous garderaient et vous défendraient envers et contre tous, et même contre les calomnies du monde. Préférez-vous un convent? Voulez-vous que je vous conduise à Beauport? Dites, ordonnez, signifiez votre volonté; elle sera obéie. Une fois que vous serez libre, je m'éloignerai afin que la médianee reste sans prétexte. J'irai aussi loin qu'il le faudra, je mettrai l'Océan entre nous, si cela est nécessaire, mais, en me condamnant à cet exil, je saurai du moins qu'il vous profite et que vous y trouvez une force et une tranquillité de plus.

De toutes les manières, dites-moi ce que vous pensez de mes projets: je serai dans les trances jusqu'à ce que j'aie une réponse.

Cette lettre jeta Clémence dans une profonde terreur; elle voyait enfin où une première faiblesse devait la conduire. Sur ce langage insensé, elle mesurait le degré d'effervescence dans lequel se trouvait la tête de Gaston. Un enlèvement! un éclat public! Elle ne pouvait y croire et se demandait si elle était vraiment descendue jusque là et comment elle avait pu y descendre. Dans le premier moment, elle prit la plume pour répondre; elle l'eût fait avec fermeté, avec sincérité. Puis elle songea à la douleur qu'elle allait lui causer, et se montra miséricordieuse. Elle se dit que le silence serait un châtiment moins cruel et en même temps une arme plus sûre. Au fond, c'était son cœur qui l'emportait. Les égarements de l'amour sont de ceux que l'amour excuse; l'excès même n'en déplaît pas. Elle se tut donc. Se taire, c'était un refus adouci; elle se fiait au temps et l'appela à son aide pour calmer ses impétuosités juvéniles.

Le calcul eût été juste pour tout autre que Gaston; il porta à faux cette fois. De toutes les épreuves, il n'en était point de pire que celle que Clémence lui infligeait. Depuis le moment où il avait écrit sa lettre, il comptait les jours, les heures, presque les minutes. Il lui semblait impossible que Clémence refusât de s'associer à ses plans de délivrance. Et pourtant, à mesure que le temps s'écoulait, cette confiance allait diminuant. Point d'avis, point de signe de vie

Gaston n'y tint plus; son impatience prit le dessus, et il écrivit de nouveau:

« Que dois-je penser? Que dois-je craindre, Clémence? A-t-on surpris mon dernier billet: ou bien est-ce vous qui me tenez rigueur? Seriez-vous surveillée au point de ne pouvoir tracer même quelques lignes? Toutes ces suppositions assiègent mon esprit sans que je puisse me fixer à aucune. Mes intermédiaires sont sûrs, je m'en suis convaincu, et vous n'aurez pas la cruauté de me laisser dans la perplexité où je me trouve.

J'insiste donc et reviens à mes projets avec une précision plus grande. Peut-être n'y avez-vous pas la confiance que j'y ai et que j'ai mes motifs d'y avoir; peut-être ne vous ai-je pas assez expliqué quels sont les moyens que je compte employer. Vous hésitez, vous n'osez pas courir des chances dont vous ne connaissez pas l'étendue, vous redoutez mon inexpérience et les pièges dont nous sommes entourés.

Calmez ces appréhensions. Je pourrais être imprudent, s'il ne s'agissait que de moi; mais c'est de vous qu'il s'agit et je ne livrerai rien au hasard. Vous allez en juger vous-même.

En étudiant les abords de l'hôtel, j'ai pu en connaître les côtés faibles et les facilités qu'il offre pour le succès de nos plans. Du côté des bâtiments, rien n'est possible; les portes sont bien gardées, la surveillance y est trop active, nuit et jour, les yeux y sont ouverts; il n'y faut pas songer. Du côté des jardins, c'est tout autre chose. Point de concierge, point de gens de service; quelques bâtiments déserts, et un mur qu'il est facile de franchir.

C'est là que chaque soir j'établis le siège de mes observations, et j'ai été si bien servi par la disposition des lieux, que depuis quelques jours j'assiste pour ainsi dire, à votre vie intérieure.

Presqu'en face et de l'autre côté de la ruelle, il existe une maison nouvellement construite et qui a des vues sur l'hôtel. Je l'ai louée tout entière; elle m'appartient; j'en ai seul l'entrée et l'usage. De là, à travers les arbres nus, j'aperçois d'une manière très distincte les appartements que vous habitez. Vous savez qu'ils me sont familiers; en des temps plus heureux j'en étais l'hôte assidu, et je trouve ainsi le sens de tout ce qui s'y fait. Que de fois je vous ai aperçue sans que vous puissiez vous en douter, ni savoir qu'à quelques pas de vous, un œil charmé et attentif s'attachait à tous

vos mouvements. J'assiste à votre vie, je suis près de vous quand vous me croyez loin. Le soir surtout, au déplacement des clartés, je juge ce qui se passe dans votre intérieur ; je vois quand vous quittez le salon, quand vous entrez dans votre chambre à coucher ; je ne perds ni ne néglige rien. Il me semble que tout cela est mon bien, mon domaine, et qu'à vous suivre de cette façon j'use de mon droit.

» Vous le voyez, Clémence, vous n'avez affaire ni à un étourdi, ni à un imprudent ; j'ai tout préparé pour ranger la fortune de notre côté ; avant de vous engager dans une entreprise délicate, j'ai voulu rendre la réussite certaine et assurer mon terrain.

» Maintenant, voici comment je compte m'y prendre ; vous verrez quelle est ma part dans l'exécution et quelle est la vôtre aussi.

» Je vous ai dit que les murs de clôture du jardin sont faciles à franchir ; j'ajoute que, le soir venu, la ruelle est absolument déserte. Les petites gens qui l'habitent se retirent de bonne heure et le couvre-feu ne tarde pas à sonner pour eux. Dès ce moment, pas une âme ne se montre ; c'est une véritable solitude que les patrouilles ne visitent jamais, tant elle est étrangère aux bruits et aux agitations de la ville. On s'y croirait à cent lieues de Paris. Le champ reste donc libre à nos importuns, ni les espions ne sont à craindre ; on a plusieurs heures devant soi pour agir en toute sûreté.

» Mes dispositions sont prises pour franchir le mur du jardin ; quelques minutes me suffiront pour cela. De votre côté, il ne s'agirait plus que de trouver un moyen de quitter votre chambre et de venir me rejoindre. C'est là ce que je ne puis ni régler ni décider ; tout dépend de votre courage et des ressources qui sont en votre pouvoir. Je ne sais si mon cœur me trompe, si je prends mes désirs pour la mesure de vos efforts, mais il me semble que vous pouvez suppléer à ce qu'il y a d'incertain encore dans cette partie de mon projet. N'êtes-vous point assez libre pour qu'au milieu de la nuit, au moment où toute surveillance cesse, où tout le monde repose autour de vous, vous ne puissiez trouver une issue qui vous conduise vers moi ? Point de faux scrupules, Clémence, c'est votre chaîne que vous brisez, et le ciel m'est témoin que les bras que vous recevront sont ceux d'un frère. Tous mes sentiments se révolteraient et je ne vous parlais pas avec tant de calme si je pouvais mettre un prix à votre délivrance et y attacher une

pensée qui blessât votre pudeur. Redevenez indépendante et soyez heureuse, je serai payé de ce que j'ai fait.

» Encore un mot. J'ai remarqué dans la ruelle une porte qui donne accès dans le jardin de l'hôtel. J'ignore si la clé est à l'intérieur, et, à défaut, s'il vous est possible de vous la procurer. Dans ce cas, ce serait pour nous une sortie naturelle et qui faciliterait les choses. Dans le cas contraire, j'ai pris mes mesures de telle sorte qu'il vous sera aisé de quitter l'hôtel par le chemin que j'aurai pris pour y arriver. J'ai tout prévu pour ce qui me regarde ; vous n'avez plus à songer qu'aux points où ma prévoyance s'arrêterait.

» Je n'attends pas de réponse de vous, Clémence ; il n'y en a pas d'autre qu'un oui ou un non. Nous sommes arrivés à l'heure de la crise. Votre réponse sera dans l'acte même. Mardi soir, quand le silence régnera dans la ruelle et que je m'y sentirai bien maître de mes mouvements, je me placerai à l'une des croisées qui me donnent le plus de découvert sur l'hôtel et me permettent surtout de plonger sur votre chambre à coucher. A minuit précis, mon sort sera décidé, et je saurai ce que vous voulez faire. Si je dois persister à pousser l'entreprise jusqu'au bout, allumez votre lampe et placez-la de manière à rendre ses clartés aussi distinctes que possible. Ce sera mon phare ; il me guidera vers le but. Si, au contraire, par un motif ou l'autre, vous n'accédez pas à mes projets, si vous pouvez ou ne voulez pas briser le lien affreux qui vous étroit, laissez votre chambre à coucher dans les ténèbres. Je saurai ce que cela veut dire, et ne conduirai pas les choses plus loin.

» Suis-je réservé à cette dernière épreuve, Clémence ? M'infligerez-vous cette douleur ? Faudra-t-il que, si jeunes, nous vivions ainsi dans un deuil éternel et une éternelle séparation ? Ce serait vous sacrifier de vos propres mains et m'entraîner dans ce sacrifice. Votre sort sera le mien ; disposez-en comme vous l'entendrez ; je m'y résignerai sans me plaindre.

» GASTON. »

Cette dernière lettre ne parvint pas à Clémence, et pourtant, au jour fixé, quand minuit sonna, des clartés soudaines brillèrent dans la chambre à coucher.

XXVII.

Il est facile de concevoir l'émotion de Gaston quand il vit luire le signal attendu. Depuis une semaine, il était en proie à cette fièvre qu'engendre l'incertitude et qui ne lui lassait pas de repos. En vain, essayait-il de la tromper par des excès d'activité ; il lassait le corps, mais son imagination n'avait point de trêve. Il lui semblait toujours toucher au moment décisif ; il avait sous les yeux la scène où il allait jouer un rôle ; il en arrangeait à sa guise les incidents, il en variait les moyens. Tantôt assiégé de doutes, il se demandait si vraiment ses combinaisons étaient à l'abri d'un échec et n'exposaient pas la comtesse au lieu de la sauver ; il apercevait alors des obstacles, des empêchements, et en était presque aux regrets de l'avoir engagée dans cette aventure. Tantôt, ivre d'espoir, il se croyait arrivé au but et goûtait d'avance les joies du triomphe.

Pendant les jours qui lui restaient, il avait mis la dernière main à ses préparatifs ; ne sachant pas où Clémence voulait se réfugier d'abord, il avait, à tout hasard, arrêté un appartement, et, la nuit venue, il avait gardé une voiture à ses ordres et désigné le point de la ruelle où elle devait l'attendre jusqu'à ce qu'il reparût ; puis il s'était placé dans l'endroit le plus favorable pour ne rien perdre des mouvements de l'hôtel. Plusieurs heures s'étaient écoulées ainsi, et chaque minute avait eu pour lui la durée d'un siècle, lorsqu'au coup de minuit la chambre à coucher s'éclaira.

Il lui fallut un bien grand effort pour comprimer les battements de son cœur et combattre l'ivresse qui assiégeait son cerveau. Pourtant il se dompta, il retrouva le sangfroid dont il avait besoin. En un clin d'œil il se trouva dans la ruelle et au pied des clôtures du jardin ; l'élevation en était grande, mais le chaperon qui formait saillie offrait une prise facile à l'appareil dont il s'était pourvu. C'était une échelle de corde, légère, commode, solide en même temps, que des crampons devaient fixer au sommet du mur. Déjà à diverses fois il en avait fait l'essai, et toujours avec un succès complet ; sa main ne fut pas moins ferme ce soir-là, ni son jet moins heureux ; l'échelle trouva son point d'appui, et avec ses jarrets de vingt ans il en eût bientôt franchi les degrés. Les choses ne se passent pas mieux en Andalousie, théâtre ordinaire de ces expéditions.

Cependant ce n'était là qu'une partie des difficultés, et la moindre peut-être. Du côté de la ruelle, le terrain avait été étudié d'avance, et Gaston y procédait à coup sûr : du côté du jardin, il n'avait qu'une idée vague de la disposition des lieux ; il ne connaissait ni la distance qui le séparait du sol, ni les obstacles que les parois du mur pourraient offrir. Il essaya de s'en assurer ; la nuit était si noire, que les objets n'avaient point de forme distincte. Pour ajouter à ses embarras, une brume épaisse s'empara de l'atmosphère, et des gouttes de pluie annoncèrent un orage imminent. Loin de s'en décourager, Gaston y puisa une énergie nouvelle ; sa seule crainte était que Clémence ne reculât devant cette menace des éléments, et il n'en mit que plus de hâte à se rapprocher d'elle et à brusquer le dénoûment.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il eut attiré vers lui son escalier mobile et fixé les crampons du côté opposé. Ce qu'il avait redouté arriva. Le mur n'était pas nu ; des arbustes en garnissaient le pied et régnaient dans toute la longueur des cloîtres. De là des embarras et des dangers de plus d'une sorte. L'échelle s'était engagée dans un fouillis de branches, et à mesure que Gaston en redescendait les degrés, il entendait les éclats de bois que brisait le poids de son corps. Ce bruit aurait pu le trahir et donner l'alarme à l'intérieur ; la voix de l'orage prit fort à propos le dessus et apporta une diversion utile. Le jeune homme y aida par des précautions infinies, suspendant sa marche à chaque craquement et s'effaçant dans l'ombre autant qu'il le pouvait, il parvint ainsi à toucher le sol ; il était en terre ennemie ; la campagne allait commencer.

Son premier soin fut de garder, pendant quelques minutes, une immobilité complète, et de chercher des points de repère autour de lui. Autant qu'il pouvait en juger, il était dans la partie la plus boisée du jardin : si loin que sa vue s'étendit, il n'apercevait que des troncs d'arbres, et çà et là que quelques échappées, dont quelques-unes allaient jusqu'aux façades de l'hôtel. Un regard qu'il y jeta, suffit pour le dédommager de toutes ses épreuves. La chambre de Clémence était toujours éclairée et cette lumière semblait arriver vers lui, à travers la brume, comme un guide et un signal. D'ailleurs, rien à ses côtés ni aux environs qui pût éveiller ses défiances. La pluie seule interrompait le silence universel ; point de mouvement,